

Prédication de Dominique Hernandez
Pasteur au Foyer de l'Âme
19 novembre 2023

DIEU SEMAILLES

Lecture

Luc 8, 4-15

4 Une grande foule se réunit auprès de lui, des gens de diverses villes. Il dit cette parabole :

5 Le semeur sortit pour semer sa semence. Comme il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin : elle fut piétinée, et les oiseaux du ciel la mangèrent.

6 Une autre partie tomba sur le roc ; quand elle poussa, elle se dessécha, parce qu'elle n'avait pas d'humidité.

7 Une autre partie tomba au milieu des épines ; les épines poussèrent avec elle et l'étouffèrent.

8 Une autre partie tomba dans la bonne terre ; quand elle poussa, elle produisit du fruit au centuple. En disant cela, il s'écriait : Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende !

9 Ses disciples lui demandaient ce que signifiait cette parabole.

10 Il répondit : A vous, il a été donné de connaître les mystères du règne de Dieu ; mais pour les autres, cela leur est dit en paraboles, de sorte qu'en voyant ils ne voient rien, et qu'en entendant ils ne comprennent rien.

11 Voici ce que signifie la parabole : La semence, c'est la parole de Dieu.

12 Ceux qui sont le long du chemin, ce sont ceux qui entendent ; puis le diable vient enlever de leur cœur la Parole afin qu'ils n'aient pas la foi pour être sauvés.

13 Ceux qui sont sur le roc, ce sont ceux qui, lorsqu'ils entendent, accueillent la Parole avec joie ; mais ils n'ont pas de racine, ils ne croient que pour un temps, et au temps de l'épreuve ils s'éloignent.

14 Ce qui est tombé parmi les épines, ce sont ceux qui, après avoir entendu, sont étouffés en cours de route par les inquiétudes, les richesses et les plaisirs de la vie, et ne donnent pas de fruits mûrs.

15 Ce qui est dans la bonne terre, ce sont ceux qui entendent la Parole avec un cœur noble et bon, la retiennent et portent du fruit avec persévérance.

Prédication

Dans l'édition de la Nouvelle Bible Segond, ce psaume a pour titre : psaume des pèlerins arrivant à Jérusalem.

Qu'est-ce que ce pèlerinage ? Qu'est-ce que ce pèlerinage quand il n'est plus celui dont le titre rend compte, pèlerinage vers le temple de Jérusalem pour l'une des grandes fêtes religieuses à l'occasion de laquelle convergeait à Jérusalem la foule des croyants juifs ? Le Temple est détruit depuis le premier siècle et le judaïsme s'est redéfini selon les Écritures de la Bible hébraïque. Mais celles et ceux qui suivent la voie de Jésus le Christ, la voie de l'Évangile, continuent cependant à lire les psaumes et nous pouvons y entendre, y comprendre un écho, un souffle vivifiant pour notre propre marche de chercheurs et de vivants. Pèlerinage, toujours, non vers un lieu déterminé, précis, mais pèlerinage de ce chemin où la quête devient celle de l'existence qui n'est pas errance, qui n'est pas perte, qui n'est pas absurde. Une marche sur un chemin qui n'est pas déjà tracé mais où chacun, chacune se trouve au bénéfice de celles et ceux qui ont déjà marché. Il ne s'agit plus d'arriver dans un lieu, un temple, une église, une grotte ou une source ; il s'agit d'avancer d'une marche singulière qui se lie, se relie à d'autres marches singulières, une manière de faire route ensemble dont nous sommes témoins ce matin comme assemblée, comme bien d'autres pèlerins rassemblés en d'autres lieux qui ne sont pas des buts mais des points d'étape partagés. C'est aussi cela un culte.

Le psaume 84 n'est pas le plus connu des psaumes comme peuvent l'être le psaume 23 ou le psaume 103, mais pour un chemin d'existence, il déploie dans ses trois strophes quelques repères, quelques indications, et une dimension indispensable de la marche quelles que soient les circonstances que traversent l'existence.

Première strophe

Les demeures de l'Éternel, les cours du temple, les autels, tous ces lieux situés, visualisés par le psalmiste se rapportent à la possibilité d'une relation bénéfique et bienfaisante avec l'Éternel, une présence, une connexion dont l'effet est de rendre vivant :

*Je m'épuise à force de languir après les cours du temple de l'Éternel,
mon cœur et ma chair crient vers le Dieu vivant.*

C'est de l'aspiration à la vie dont parle le psaume, une aspiration à vivre qui est bien autre chose que le fait d'être vivant sur la terre, vivre autrement que de la vie biologique. Cette aspiration à la vie,

qui ne se satisfait pas de la vie retenue par sa conservation, contenue dans sa conservation - qui engage toujours en compétition -

mais qui d'une intuition qu'il faut plus que soi pour que la vie s'épanouisse ouvre à la quête de la transcendance qui donne sens,

cette aspiration porte à l'existence, à la vie qui entre dans une dynamique ne dépendant pas de ce que nous sommes mais répondant à un appel, une promesse, un don venu d'ailleurs que de nous-mêmes.

Aspirer à vivre, cela peut saisir l'humain de bien des manières et par bien des moyens, peut-être une cantate de Bach ou un lever de soleil, peut-être un poème de René Char ou la fragilité

d'un nouveau-né, peut-être un tableau de Van Gogh ou la détresse d'un prochain. Peut-être aussi en rencontrant des vivants de cette vie vivante ou en laissant retentir en soi un texte biblique, un psaume ou un récit d'évangile comme celui d'une samaritaine qui avait tellement soif qu'elle s'épuisait en cherchant un moyen d'être désaltérée. Aspirer à vivre, c'est dégager en soi cet espace de l'âme dans la profondeur de laquelle la transcendance vient réveiller la confiance et où le Christ semé en l'être vient grandir.

Dans le même temps, l'aspiration à vivre une existence véritable relie aussi l'humain aux armées d'étoiles comme aux petits passereaux parce que la transcendance enveloppe les unes comme les autres : elle ne serait pas transcendance si elle était réservée aux seuls humains. L'Éternel correspond ici au tétragramme du texte hébreu du psaume, le tétragramme, ces quatre lettres par lesquelles Dieu se présente à Moïse lorsqu'il l'envoie faire sortir les hébreux de l'esclavage. Quatre lettres qu'on prononce généralement « Yavhé », et qui rassemblent tous les temps du verbe être, raison pour laquelle le protestantisme dès ces débuts a choisi le terme Éternel pour en rendre compte : la transcendance échappe au temps. Il est bien dommage que des traductions plus récentes (NBS) aient choisi le terme SEIGNEUR, qui ouvre un champ de compréhension complètement différent dans le registre de la hiérarchie et de l'obéissance due.

Donc saisi par la transcendance, relié à l'Éternel, l'humain l'est aussi à ce qui lui échappe complètement : les myriades d'étoiles du ciel. L'Éternel des armées traduction quasi unanime, n'est l'Éternel d'aucune armée humaine. L'Éternel l'est aussi bien pour les étoiles du ciel, et l'immensité de l'univers que pour le petit passereau si commun, si vulnérable aux prédateurs y compris les humains. Nous voici bien entourés, par les étoiles, les passereaux, les hirondelles, parmi eux et partie prenante de l'ensemble, vivants dans cet ensemble.

Dans l'aspiration à vivre, nous voici accordés, raccordés à l'Éternel et en lui à l'univers et cela est générateur de louange. La première des trois béatitudes du psaume trace ainsi la forme de la première réponse de l'humain : la louange, la reconnaissance, l'action de grâce, la gratitude qui nous disposent dans le bon sens de la marche.

La deuxième béatitude ouvre la deuxième strophe : *heureux les humains dont la fierté est en toi*. La fierté : pas celle qui dérive en orgueil avec ses funestes conséquences de la déconsidération et de l'écrasement d'autrui, pas celle qui conduit à se comparer à d'autres, mais c'est la fierté qui est la tranquille assurance d'être autorisé à exister, la fierté qui est joie d'être reconnu. Ainsi l'existence devient marche de la fierté d'être accepté. Une reconnaissance et une acceptation inconditionnelle dont Jésus de Nazareth n'a cessé de témoigner dans toutes ses rencontres, ce qui se dit aussi en termes de grâce qui confère à chacune de nos existences une qualité nouvelle et inaliénable. Lorsque la fierté est mise en Dieu, il n'est pas besoin de chercher des justifications qui apporteraient assurance, notoriété ou prestige. Lorsque nous mettons notre fierté en Dieu, elle ne dépend plus de nos qualités, elle ne diminue pas à cause de nos manques ou de nos faiblesses. C'est ainsi qu'est libérée en nous une capacité à transformer, à créer du bon, du bien, une fécondité de l'être pour les autres. Faire un point d'eau dans une vallée de sécheresse, comme la pluie d'automne y fait apparaître des étangs qui irrigueront la terre et permettront les récoltes pour la nourriture de tous. Tournée vers l'Éternel des armées d'étoiles, des passereaux et des hirondelles,

l'aspiration à vivre nous tourne vers les autres, et nous en sommes transformés. Ce n'est pas par nos compétences, par nos forces ou par nos moyens que nous pouvons créer ainsi mais à partir de l'aspiration à vivre qui a reçu de quoi être désaltérée en vie vivante et nous dispose au service, nous oriente en service. Les compétences, les forces et les moyens viennent ensuite comme outils pour donner formes à notre service, à notre générosité reflet de la générosité du Père qui fait pleuvoir et lever le soleil sur tous. Sur ce chemin-là, la vigueur, c'est à dire l'énergie et la force d'avancer, vient au fur et à mesure de la marche, d'étape en étape, de pas en pas. Elle ne s'use pas au long du chemin, elle est ressourcée au fil de l'existence dans le bonheur de la fierté d'être bénéficiaire de l'acquiescement de Dieu.

La troisième strophe du psaume déplie une détermination, un engagement adossé à la confession de foi du psalmiste en un Dieu bouclier, un Dieu soleil, un Dieu de grâce et de gloire.

La métaphore du bouclier est certes une image guerrière que nous hésiterions à utiliser, encore plus en ces temps de guerres multiples. Nous avons déjà relevé que l'Éternel des armées n'est pas celui des champs de batailles mais des champs d'étoiles, Dieu de l'univers ; et le Dieu de Jésus-Christ ne prend pas parti pour un peuple contre un autre. Il prend le parti des humains aspirant à vivre, et même des humains dont l'aspiration à vivre ne vient pas à la conscience, et même des humains dont l'aspiration à vivre ne trouve pas de quoi le nommer. Mais nous éprouvons aussi que l'existence ne va pas sans combat, des combats intérieurs contre ce qui, en nous, défait les liens d'humanité, et des combats extérieurs contre les puissances destructrices des vivants. Dans un combat, un bouclier protège des coups, cependant nous savons bien que nous n'en sommes pas préservés, que nous sommes aussi atteints par les coups du mal. Avec un bouclier, nous pouvons durer et poursuivre ces luttes pour l'humanité ; nous pouvons persévérer et surtout vivre encore. Le Dieu bouclier n'est pas le Dieu qui nous empêche de souffrir ; il est le Dieu qui communique la possibilité de vivre, encore. Alors oui, un jour en relation avec lui vaut mieux que mille jours coupés de lui : c'est un jour de vie, un jour de densité, de plénitude de vie, un jour qui encourage pour d'autres jours où l'on se trouvera démuné, désemparé, remplis de doute ou d'obscurité.

C'est grâce à ce jour-là, mais il n'est pas unique dans le cours de l'existence, que nous pouvons, comme le psalmiste, choisir de ne pas résider *sous les tentes de la méchanceté*. Choisir, décider, et se tenir à ce choix, quand bien même la méchanceté pousse parfois sa griffe en nous, quand bien même elle hurle autour de nous. La méchanceté, c'est ce qui empiète sur autrui, lui marche dessus et l'écrase, même un peu. C'est ce qui l'empêche de respirer, de parler, de se mouvoir. La méchanceté, c'est ce qui restreint la place et la liberté d'autrui et lui impose un malheur. Cependant, ce faisant, celui qui se laisse aller à la méchanceté se fait également du tort à lui-même. Mais nous pouvons renoncer à la méchanceté, avoir prise sur le mal que nous pourrions faire, et ne pas le faire. L'aspiration à vivre de vie vivante n'est pas une aspiration égoïste, elle relie, de ces liens qui font vivre autrui. Nous avons été quelques uns la semaine passée à lire ou relire un extrait d'une des lettres de Ety Hillesum, jeune femme juive enfermée dans un camp de transit en Hollande, et qui sera déportée à Auschwitz où elle mourra. Elle écrivait à des amis en décembre 1942 : *Je sais que ceux qui haïssent ont à cela de bonnes raisons. Mais pourquoi devrions-nous choisir toujours*

la voie la plus facile, la plus rebattue ? Au camp, j'ai senti de tout mon être que le moindre atome de haine ajouté à ce monde le rend plus inhospitalier encore. Et je pense, avec une naïveté puérile peut-être mais tenace, que si cette terre redevient un jour un tant soit peu habitable, ce ne sera que par cet amour dont le juif Paul a parlé jadis aux habitants de la ville de Corinthe au 13^e chapitre de sa première lettre.

Renoncer à la méchanceté, c'est une expression de liberté, la liberté à laquelle nous sommes appelés par l'Évangile du Christ. Liberté par rapport à soi, par rapport à ses propres pulsions, ses propres illusions et fantasmes. Celui ou celle qui entre dans cette démarche intérieure et spirituelle de renoncer à la méchanceté, devient capable de transcender l'étroitesse du regard en reconnaissance d'autrui, la crispation identitaire en accueil, l'idéologie en dynamique d'existence reliée, et l'esprit de clan en élan d'espérance.

Cela fait partie de la voie d'intégrité, une autre manière de dire la transformation de celles et ceux dont l'aspiration à vivre est désaltérée en l'Éternel, dans le Dieu de Jésus-Christ qui donne à la Samaritaine l'eau de la vie qui jaillit en source vive. L'intégrité c'est d'être complété. Car nous manquons et c'est pourquoi nous aspirons, c'est pourquoi nous avons soif. Et ce qui nous complète, ce n'est pas quelque chose que nous pouvons gagner ou acquérir. L'intégrité n'est pas le résultat d'une performance, mais elle advient dans la relation à Dieu, dans la marche devant Dieu ainsi qu'il en est pour Abraham au livre de la Genèse. Ce qui nous complète ne vient pas de nous. Notre intégrité tient à ce que nous sommes reliés à la transcendance, par la grâce en laquelle l'aspiration à vivre devient foi, ouverture à la transcendance, relation à l'Éternel, confiance au Dieu de Jésus-Christ. Nous en recevons les biens que Dieu ne refuse pas : la grâce et la gloire. La grâce du oui divin et la gloire c'est-à-dire le poids, la densité d'être, qui ne brille pas de mille feux, mais maintient humain. Dans le Nouveau Testament, l'évangéliste Jean pose l'amour comme étant la gloire de Dieu en Jésus-Christ et l'amour mutuel comme signe des disciples du Christ, l'amour qui rend intègre.

La troisième béatitude : *Heureux l'humain qui met sa confiance en toi*, n'est pas une conclusion. Heureux, c'est être *en marche* ainsi que le traduit André Chouraqui, c'est être *vivant* ainsi que l'exprime le professeur Cuvillier, et vivant, nous pouvons relire le psaume, cheminer avec les pèlerins des temps anciens, et ceux qui sont nos contemporains au fil des mots comme au long des jours, aspirant à vivre et comblés, complétés de grâce.